

COMMUNICATIONS

A PROPOS DU CENTENAIRE DE LA MORT DE VICTOR JACQUEMONT.

QUATRE LETTRES INÉDITES AU PROFESSEUR CORDIER,

publiées par M. L. BULTINGAIRE.

Il y aura exactement cent ans le 7 décembre prochain que mourut à Bombay, épuisé par la maladie et les fatigues de sa mission, un des voyageurs naturalistes dont s'honore le plus notre établissement.

Nous ne retracerons pas ici la carrière si courte mais si bien remplie de Victor Jacquemont, que l'on trouvera exposée dans d'autres publications du Muséum. Nous renverrons à la « Notice sur M. Victor Jacquemont » parue l'année après sa mort dans les « Nouvelles Annales du Muséum » (tome II, 1833, pp. 360-364) et au discours prononcé par A. Milne-Edwards, le 29 novembre 1893, devant le caveau de la Galerie de Zoologie où l'on avait transféré les restes de l'illustre voyageur, discours publié dans les « Nouvelles Archives du Muséum » (tome IV, 1894, pp. ix-xvi).

Par sa profonde culture littéraire, par la vivacité et le charme de son esprit, par l'aisance de son style, ce naturaliste s'est trouvé être un homme de lettres, dont la Correspondance, en particulier, a conquis les suffrages de tous les gens de goût. De son vivant déjà, on avait inséré dans les « Nouvelles Annales du Muséum » des lettres ou des extraits de ses lettres adressées aux professeurs-administrateurs pour leur rendre compte de sa mission. Au lendemain de sa mort, en 1833, on publia la « Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832) », qui atteignit le chiffre de six éditions. Un autre recueil, la « Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis (1824-1832) » publiée par Prosper Mérimée, qui avait été lui-même son correspondant et son ami, fut publié en 1867 et eut deux éditions. M. Henri Omont, en 1896, a fait paraître, dans la « Revue d'histoire littéraire de la France », la Correspondance de Victor Jacquemont avec le capitaine de vaisseau Joseph Cordier, puis avec M^{lle} Noizet de Saint-Paul. Il faudrait enfin, pour être complet, mentionner quelques lettres ou fragments de lettres parus dans des revues diverses.

Toutes ces publications n'ont pas épuisé l'œuvre épistolaire de Jacquemont qui avait d'assez nombreux amis et semble avoir trouvé en leur écrivant le plaisir ou le délassement que d'autres goûtent dans la conversation. Nous sommes heureux de pouvoir apporter de nouvelles contributions à la publication de cette œuvre épistolaire.

La Bibliothèque du Muséum possède, parmi ses manuscrits, la copie de toute une série de lettres absolument inédites qu'entre 1822 et 1828 Victor Jacquemont avait adressées à Jean de Charpentier, géologue d'origine allemande habitant la Suisse, avec lequel il était uni par les liens d'une étroite amitié. Cette Correspondance assez étendue formera un volume complet qui paraîtra en 1933 à l'occasion des cérémonies organisées pour commémorer le Centenaire de sa mort.

Pour marquer la date exacte de ce Centenaire, nous nous bornerons à publier les

quatre lettres qui suivent, adressées à P.-L.-A. Cordier, professeur de géologie au Muséum, qu'il ne faut pas confondre avec le Capitaine de vaisseau Cordier, auquel sont adressées les lettres publiées par M. Henri Omont. Le professeur Cordier eut sur la carrière de Jacquemont une influence considérable, puisque ce fut lui qui le désigna aux suffrages de ses collègues pour cette mission aux Indes qui devait consacrer sa réputation. La première de ces quatre lettres date de l'époque où, tout jeune encore, Jacquemont s'initiait à l'étude des sciences naturelles. Les trois autres se rattachent étroitement à l'octroi de cette mission et à son accomplissement.

Nous exprimons ici nos remerciements à M. le Professeur Alfred Lacroix qui a bien voulu nous signaler l'existence de ces lettres parmi les manuscrits de Cordier, déposés par ses soins à la Bibliothèque de l'Institut.

L. B.

* * *

Grenoble, le 28 juin 1822.

Monsieur,

La bienveillance que vous m'avez témoignée et celle que vous portez aux jeunes gens jaloux de s'instruire sont les titres qui me font prendre la liberté de vous écrire et qui me font espérer que vous voudrez bien me donner quelques renseignements que j'ose vous demander. M^{me} Micoud ⁽¹⁾ vous aura sans doute informé de ses projets de voyage pour cet été et je pense que vous saviez que M. Hippolyte que j'accompagne devait faire un tour en Suisse, après avoir vu le Dauphiné, où nous sommes depuis un mois et demi. Une petite maladie qu'il a gagnée en parcourant les montagnes des environs d'Allevard, ne lui permet plus de songer à continuer son voyage; et lorsque la faiblesse qui suit la fièvre intermittente, dont il est heureusement parfaitement guéri, sera passée, il retournera avec M^{me} sa mère à Herry, pour achever de se remettre entièrement. Il restera, je pense ainsi, encore une quinzaine de jours ici; pendant ce temps je continuerai de faire des excursions dans les environs, d'où je lui rapporterai de quoi faire chez lui, sans fatigue, un peu de botanique. Mais désirant profiter de la belle saison, de la proximité et d'un mois que j'ai pour me rendre d'ici, après leur départ, en Bourbonnais, où je passerai le reste de l'été, j'ai pensé, Monsieur, à m'en retourner par le Vivarais, dont je suis très curieux de voir les volcans, pour ajouter un peu à ce que j'ai vu l'année dernière en Auvergne, où M. Ramond ⁽²⁾ m'a fait faire un séjour si instructif et si agréable au Mont-Dore. Saint-Étienne, que je ne connais pas et où il y a de si

(1) La mère d'Hippolyte Jaubert, lequel devait se faire connaître comme savant et homme politique, avait épousé en secondes noces le baron Micoud d'Umons, ancien préfet de Liège.

(2) Ramond de Carbonnières, géologue français (1753-1827) connu par ses études sur les Pyrénées.

beaux établissements et une si grande richesse minérale, se trouverait sur mon chemin du Vivarais en Bourbonnais et je pourrais encore voir les montagnes granitiques de la rive droite de l'Allier dans le département du Puy-de-Dôme, Ambert, Thiers, que je n'ai vues l'année dernière que du Mont-Dore.

Voici donc, Monsieur, l'itinéraire que je m'étais tracé à vue de pays sur la carte et que j'ose vous prier de vouloir bien rectifier s'il ne devait me conduire que dans des lieux peu intéressants : de Grenoble à Valence par le Villard-de-Lans et en suivant cette chaîne de montagnes calcaires qui présentent, je crois, la plus grande uniformité dans leur constitution géologique, — puis, dans l'Ardèche, de Valence à Privas, Aubenas, Montpesat, Annonay et dans le Forez, Saint-Étienne, Montbrison, Ambert, Thiers, d'où je compte descendre à Moulins par Vichy.

Il y a, je pense, Monsieur, peu de choses à changer à cet itinéraire depuis Saint-Étienne, parce qu'à partir de là, je ne crois pas qu'il y ait rien de particulier à voir; mais dans l'Ardèche où je vais pour un objet spécial, pour voir des volcans éteints, j'espère, Monsieur, que vous voudrez bien me donner d'utiles indications, par lesquelles je pourrai me guider de manière à tirer de ce voyage le plus de fruit possible.

Ce serait trop abuser de vos bontés sans doute et je craindrais d'importuner trop votre obligeance si je réclamaï encore d'elle un mot de recommandation pour des amis que vous pourriez avoir dans les lieux dont vous me conseillez de visiter les environs. Je ne connais personne dans le Vivarais, mais je ne doute pas que vos instructions ne me suffisent pour me diriger de la manière la plus instructive; et d'ailleurs j'ai le bonheur d'avoir une santé qui me rend assez inutiles en voyage ces sortes de garanties.

Mon père, que je prie de vous porter cette lettre, appuiera ma prière, auprès de vous, Monsieur, et j'attendrai ici pour aller dans le Vivarais qu'il m'ait fait parvenir la petite instruction, à laquelle j'espère que vous voudrez bien perdre quelques-uns de vos moments précieux. Ils ne seront point perdus dans ma reconnaissance qui sera sans bornes.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et la plus haute considération, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

Victor JACQUEMONT.

P. S. — M^{me} Micoud et M. Hippolyte me chargent de les rappeler à votre souvenir; j'oserai vous prier de présenter à M. et M^{me} Ramond l'hommage de mes respects et de ma reconnaissance.

New-York, le 27 janvier 1827.

Monsieur,

Il y a dix jours que j'ai appris par des lettres de mon père que vous vouliez me proposer à vos collègues pour faire un voyage dans l'Inde, en remplissant la place laissée vacante par la retraite de M. Guyart ⁽¹⁾; mon père me mandait en outre que vous désiriez savoir de suite si j'accepterais une telle mission.

Je cherche encore, Monsieur, les titres que je puis avoir à tant d'intérêt de votre part et à une opinion si flatteuse. Je ne puis les trouver. Ma reconnaissance pour vous n'en est que plus vive.

Quelque séduisante que fût votre proposition, pour mon âge, mes goûts, mes aptitudes peut-être, je me suis imposé dix jours de réflexion avant que de vous répondre. J'avais à peser bien des considérations diverses pour me décider dans une si grande affaire, l'avenir de ma vie.

Maintenant, c'est après avoir envisagé cet objet sous toutes ses faces, après en avoir vu et mûrement examiné les côtés défavorables, que j'ai l'honneur de vous répondre que je consens à me charger de cette mission, si je suis agréé par vos collègues. C'est à vous, Monsieur, à leur parler de l'aptitude que vous me croyez à m'en acquitter dignement. A moi, il n'y a qu'une chose dont il me soit permis de parler : c'est du zèle infatigable que j'y mettrai, et que je regarderai en toutes circonstances comme un devoir impérieux de probité. Il importe aussi au Jardin du Roi que ses voyageurs ne meurent pas; et je crois que ma constitution physique me rend plus propre que bien d'autres à voyager entre les Tropiques. Au reste, je vais en faire très prochainement l'essai; car, demain ou ce soir même, peut-être, je m'embarque pour Saint-Domingue. Je vais y rejoindre un frère que j'espérais trouver en ce pays-ci quand j'y suis venu. J'ai lieu d'espérer que j'aurai à Saint-Domingue toutes sortes de facilités pour m'occuper d'histoire naturelle. Je compte y rester environ trois mois. Si vous jugiez que je dois revenir plus tôt, je reviendrais avant ce terme.

Quelque court qu'ait été mon séjour aux États-Unis, il a néanmoins presque suffi à me donner la connaissance de la langue anglaise. A mon retour, je ne saurai point l'écrire correctement, mais je la parlerai avec une grande facilité. D'ailleurs, la saison, bien défavorable en elle-même à toutes les recherches d'histoire naturelle auxquelles je désirais me livrer, l'a été plus encore cette année, d'une manière inaccoutumée. L'hiver est d'une extrême

⁽¹⁾ Guyard avait quitté le service du Muséum pour entrer à celui des colonies néerlandaises.

rigueur ici, la terre est couverte de neige depuis 32 jours et les rivières sont gelées jusque dans la Georgie orientale, au bord de la mer, à Savannah. Les glaces retiennent ici, depuis quelques jours, le navire sur lequel je dois m'embarquer. Je n'ai pu faire d'excursions que dans les premiers jours de mon arrivée.

Si vous jugiez qu'un séjour de quatre mois à Saint-Domingue peut m'être, plus que toute autre chose, utile comme préparation au voyage de l'Inde, veuillez avoir la bonté de me l'écrire. Dites-moi à quel genre de recherches je dois me livrer de préférence, car je manque absolument de détails sur l'objet précis du voyage pour lequel vous avez bien voulu me proposer.

Recevez, Monsieur, l'expression de mon respect et de ma reconnaissance, permettez moi de dire aussi, de mon attachement, car vous avez fait vous-même pour moi de ce sentiment un devoir envers vous ; veuillez aussi présenter à M^{me} Cordier mes hommages respectueux ⁽¹⁾.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Victor JACQUEMONT.

New-York, le 10 juillet 1827.

Monsieur,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 mars. Vous m'informiez dans cette lettre des dispositions bienveillantes de Messieurs vos collègues à mon égard, et vous me donniez quelques détails précieux sur les devoirs que j'aurais à remplir dans la mission pour laquelle vous aviez bien voulu me proposer à leur choix. Mon père m'écrit le 14 avril (et je reçois sa lettre en même temps que la vôtre, toutes deux me viennent de Saint-Domingue par la même occasion), mon père m'écrit que la Commission, nommée par le Muséum pour examiner votre proposition, vient de faire son rapport au dernier Conseil, et que le Muséum a décidé qu'un voyage serait fait (soit dans l'Inde, soit dans le Mexique) et que j'en serais chargé. Je ne puis vous exprimer, Monsieur, à quel point je suis honoré et reconnaissant du suffrage de Messieurs vos collègues. Je m'efforcerai de le justifier par un dévouement sans réserve aux devoirs de ma place.

Il y a près d'un mois que je suis revenu de Saint-Domingue,

(1) Note de Cordier : « Répondu le 21 mars en donnant des renseignements et annonçant la communication du projet à l'Assemblée et en promettant de transmettre la décision aussitôt qu'il y en aura une. »

BULLETIN
DU
MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

ANNÉE 1932. — N° 7.

273^e RÉUNION DES NATURALISTES DU MUSÉUM

24 NOVEMBRE 1932.

PRÉSIDENCE DE M. R. ANTHONY,
PROFESSEUR AU MUSÉUM.

ACTES ADMINISTRATIFS

M. LE PRÉSIDENT donne connaissance des faits suivants :

Ont été nommés Correspondants du Muséum (Assemblée des Professeurs du 20 octobre 1932) :

Sur la proposition de M. le Professeur A. LACROIX :

M. V. BABET, Docteur ès Sciences, Géologue du Gouvernement général de l'Afrique Équatoriale Française, Lauréat de l'Institut : a fait dans la partie méridionale de l'A. E. F. des observations géologiques et minéralogiques d'un grand intérêt; il a donné au Muséum tous les matériaux d'études qu'il a recueillis au cours de ses missions et particulièrement de beaux cristaux de diopside de Mindouli et de Réneville.

et je compte demeurer encore le même temps aux États-Unis, avant que de retourner en France. Ici, près de la mer, je ne puis me procurer de poissons d'eau douce, mais quand je m'en éloignerai dans mes excursions, je ne manquerai pas de satisfaire les désirs de M. Cuvier si cela m'est possible.

Agréez, Monsieur, l'expression de la reconnaissance profonde et du respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

Victor JACQUEMONT.

Garden Reach, près de Calcutta, le 29 août 1829.

Monsieur,

Je viens d'écrire à l'instant au Muséum sur mes affaires une lettre qui m'évite presque la peine de vous en entretenir; (je dis la peine, c'en est une réelle), car les nouvelles que j'ai reçues de ma famille ces jours-ci, après en avoir été privé pendant ce mois, m'apprennent *qu'en votre absence* de Paris, le projet des comptes du Muséum a été présenté au Conseil, approuvé, rectifié de suite par le Ministre et que je ne suis porté pour aucune augmentation de traitement. Elles m'informent enfin qu'à la date récente du 1^{er} avril, les démarches que j'avais commencées près du Ministère et dont j'attendais un résultat bien autrement important que le supplément que je puis espérer d'obtenir de vos fonds de voyageurs, n'en avaient encore eu aucun; [démarches] poursuivies en mon absence par quelques amis de cœur, qui sont bien députés, il est vrai, mais non de la couleur convenable en une telle affaire.

Le Jardin ne pourrait-il pas prendre en ma faveur une résolution tendant à prier le Ministre de considérer ce que diverses circonstances favorables, d'appui local, me permettraient de faire sur le pays, n'était l'insuffisance de mes fonds qui ne me permet pas de profiter de ces chances précieuses? Comme j'ai eu l'honneur de vous le mander dès les premiers jours de mon arrivée ici, je trouve partout, mais surtout chez les hommes les plus élevés en dignité et en pouvoir, un accueil bienveillant et une disposition serviable qui me seconderaient bien efficacement et multiplieraient singulièrement mes moyens propres d'action, si j'en possédais de suffisants pour commencer à en faire usage. Les bontés de Lord et de Lady William Bentinck ⁽¹⁾ qui, dès le moment de mon arrivée, m'avaient servi d'introduction partout où je pouvais en

(1) Lord William Bentinck, gouverneur général de l'Inde anglaise de 1827 à 1833.

manquer, ne se sont pas démenties. Je suis devenu depuis ce temps-là une connaissance pour eux; et après tout ce qui s'est dit entre nous, je ne pourrais, sans mal penser d'eux, croire qu'ils ne me portent un véritable intérêt. Toutes les fois qu'il y aura sur ma route un officier de son gouvernement, Lord William m'y fera trouver un lit et un dîner; mais ce n'est pas de cela que j'ai besoin. C'est de l'argent qu'il me faut pour acheter des bêtes et payer des gens. Or, avec son immense pouvoir, le Gouverneur général, contrôlé dans ses décisions par la petite opinion publique européenne de ce pays, ne saurait guère trouver de prétexte, de prétexte utile aux intérêts de la chose qu'il régit, pour m'accorder des fonds. C'est d'ailleurs un homme sévère, ennemi de toutes sortes de complaisances. Ce ne pourrait donc être que sur la promesse de lui chercher des mines de houille et avec quelque espoir d'en trouver, que Milord Bentinck se croirait peut-être autorisé en conscience à me donner des indemnités de voyages; mais il le ferait avec bonne foi, dans la pensée que cet objet deviendrait le principal objet de mes recherches et je ne pourrais alors me dispenser de l'y placer en première ligne. Au reste, je ne lui en ai jamais parlé et ne le ferai pas à moins de pouvoir préjuger avec une forte probabilité du succès de mon ouverture; auquel cas j'en instruirais de suite le Muséum pour le service duquel je ne manquerais pas de faire sur mes indemnités anglaises des épargnes supérieures à tout ce qu'il peut me donner et qui gagnerait bien plus à cet arrangement que moi-même, décidé à dépenser pour lui tout ce que je pourrai faire d'argent. Mais je vous le répète, Monsieur, la possibilité d'un tel arrangement est bien invraisemblable.

Je crains de n'avoir pas le temps d'écrire à M. de Mirbel et à mon ami Ad. de Jussieu avant l'heure où mon paquet doit être porté au vaisseau de M. Dussumier⁽¹⁾. Veuillez donc, Monsieur, prendre près d'eux l'initiative privée de mes intérêts et voir, avec M. de Mirbel surtout (Jussieu est un jeune homme encore qui ne peut rien) les moyens de me tirer de la position fâcheuse où je me trouve, fâcheuse, non jusqu'à présent, mais qui deviendrait telle si elle devait se prolonger. Ce qui est confié aux soins de plusieurs est suivi ordinairement avec mollesse, chacun se reposant sur son voisin; ainsi j'ai bien plus de confiance au succès des démarches privées que vous ou M. de Mirbel pourriez faire en ma faveur qu'à l'intervention officielle du Muséum en Conseil d'administration. Un Corps auquel on répond avec toutes les formes évasives de la politesse ministérielle *non !* n'insiste pas, tandis qu'un individu

(1) Dussumier (J.-J.) qui avait longtemps voyagé pour son propre compte et fait des dons nombreux au Muséum obtint, en 1833 seulement, une subvention sur les fonds de cet établissement.